

POUR EXPLIQUER LES *-BAM* ET *-BO* LATINS

En interprétant l'imparfait latin, on admet presque toujours¹ que sa terminaison *-bam* etc. provient de **bhvām* etc. et que ce **bhvām* contient un thème en *ā* formé sur la racine **bheu-* (ou *bheua-*) 'être', donc un „aoriste“ de ce thème-là.

Citons au moins l'avis d'Abel Juret²: „L'indo-européen, n'ayant pas de désinences secondaires comme p. ex. le grec, n'exprimait le passé qu'en ajoutant au verbe un mot adverbial du genre de l'augment grec; l'italique, n'employant pas l'augment et n'ayant qu'une série de désinences, s'est créé un type spécial d'imparfait indicatif. L'osque *fufans* 'erant' prouve que le *-b-* latin d'*amābam* continue i.-e. **bh*; il ne semble pas possible d'expliquer le type *-bā-* autrement que comme la continuation de **bhv-ā-*, qui serait le prétérit du thème *bhw-ā-*, 'devenir', comme *eram* < **es-ā-m* est le prétérit d'*esse*, avec *ā* marquant le passé. Ce thème *-bā-* est entré en composition avec des thèmes nominaux en *-ā-*, *-ē-*, *-ī-*: *amābam*, *monēbam*, *audībam*“. D'une façon semblable, cette explication est aussi donnée dans d'autres grammaires latines.

Il est visible que c'est osque *fufans* 'erant' qui a joué un grand rôle dans ces considérations-là. Étant donné que, sans nul doute, osque *f*, dans *fust* 'erit' et *fusid* 'esset', provienne de *bh* (de même que le *f* latin dans *fui*, *fore* etc., de la même racine), c'est-à-dire de la première consonne de la racine *bheu-* 'être', il était facile à supposer un **bh* aussi pour *-fans* et, par conséquent, à voir dans *-fans* et de même en *-bam* une formation venue de **bheu-*. Un thème en *ā* de cette racine-là fut ensuite trouvé aussi dans le prétérit lituanien *buvaū* 'j'étais', 3. sg. *būvo* (**bhvū-ā-*; *υ* scindé, devant voyelle, en *uv*). En ce qui concerne le *-bam* latin, il résultait donc, comme forme originale, un **bhv-ā-m* 'j'étais'; l'on admettait qu'ici le *v* (dans le voisinage de la labiale *bh > b!*) est tombé.³

Si donc le *-bām* signifiait „j'étais“, il se présente deux questions (M. Leumann parle des „difficultés“): 1° quel est le rapport de ce *-bam* avec *-bō* du futur?, 2° qu'est la première partie *amā- monē- legē- audiē-*? Les réponses manquent de certitude. Quant à la seconde question, on dit que *amā- monē-* etc. sont une sorte de noms verbaux (on emploie le mot „infinitifs“), à savoir d'anciens locatifs (**amāsi*); *legē-bam* aurait exprimé, à l'origine, „à la lecture j'y étais“ (j'étais en train de lire), *capiē-bam* „à prendre qch j'y étais“ etc. Certains (Stowasser, Skutsch, Sommer) entendent la première partie d'une autre façon: de *legēns bām*, comme un participe présent privé de consonnes finales (et la forme du singulier aurait pénétré dans le pluriel). Quant au régime, pas de difficultés, ni dans la première hypothèse ni dans la seconde: l'accusatif + *legēns* est en ordre; aussi *legē-* comme substantif (nomen actionis) est

susceptible — naturellement rien qu'en latin préhistorique — d'admettre un régime inaltéré (type τὰ μετέωρα φροντιστής).

En concevant le *-bam* comme une formation venue de *bheu-* 'être', certains linguistes s'appuyaient, à côté de *fufans*, sur le fait que l'imparfait slave (*nesě-achъ* 'je portais', *byra-achъ* 'je prenais') fut expliqué de la même manière, comme formation en *ě* ou en *ā* + *-ach-*; cet *-ach-* devait provenir de *es-* 'être'. Cependant cet imparfait slave continue à être discuté; après l'analyse détaillée de Hans Karstien⁴ il est actuellement hors de doute que la racine *es-* n'a aucune chance de se maintenir dans la théorie de cette forme-là.

En général, personne ne doute que l'imparfait latin appartient aux „prétérits composés“. Au sujet de ces derniers, l'on est d'avis qu'ils comportent dans la seconde partie ou bien une forme provenant de la racine qui signifie „faire“ (type all. *lob-te*; gr. aoriste „passif“ en *-θην*; imparfait lituanien en *-davaũ*) ou bien des racines signifiant „être“. L'imparfait latin et slave appartiendrait justement à cette dernière sorte. Si, au contraire, l'imparfait slave figure à tort dans cette théorie, il ne reste (*fufans* mis à part) que l'imparfait latin qui porterait le „croître, pousser > être“ dans la seconde partie (tandis qu'ailleurs — en celtique, en germanique et en grec — il y aurait le „faire“). Ce fait devient suspect: il est susceptible de faire surgir des doutes quant à l'opinion courante que le *-bam* provienne de *bheu-* 'être'.

En fait, il est *a priori* invraisemblable qu'un „temps“ comme l'imparfait, employé pour narrer, raconter, rapporter, aurait été formé à l'aide de la racine pour la notion „être“. Par contre, le „faire“ y est tout-à-fait naturel; un parallèle limpide est fourni par le parfait périphrastique sanscrit du type en *-ām + cakāra*. En partant de cette considération principale, nous essaierons, après A. Zimmermann⁵ si détesté, de reprendre la possibilité que le *-bam*, lui aussi, signifierait „je faisais“.

Phonétiquement, il ne s'agit que du *b*. A l'intérieur du mot, il est vrai, *b* est attesté comme provenant de **bh:* *nebula* — νεφέλη, *ambo* — ἀμφω etc. Mais il y a aussi des cas où *b* provient de **dh*. Les grammairres⁶ citent *über*, cf. gr. οὐραγ; *iubeō*, ind. *yudhyati* 'il fait la guerre'; *glaber*, sl. *gladъkъ* 'poli'; *barba*, all. *Bart*, sl. comm. **borda*; *verbum*, lit. *vardas* 'nom'; *sūbula*, sl. *šidlo* 'alène'. Le traitement normal, croit-on, de **dh* serait *d*, comme en *medius*, cf. ind. *madhya-*; par contre, *b* au lieu de *dh* à l'intérieur des mots serait dû aux circonstances particulières (devant *r*, après *r*, devant *l*, après *u*); toutefois certaines grammairres ne parlent pas du tout des „circonstances“. Malheureusement les exemples sont toujours peu nombreux. Aussi la destinée du **dh* en latin appartient-elle à des problèmes toujours discutables et peu limpides. Les avis ne manquent pas pour affirmer (Juret, Muller, Otrębski)⁷ que *b* est le traitement normal du **dh* en latin.

Si ces derniers ont raison (et sans aucun doute ils ont raison), il est possible de voir en *-bam* la racine *dhē* 'poser, faire', la même qu'en *-θην*, lit. *-davaũ* et en prétérits faibles germaniques.⁸ Le thème *-bā-* peut, par conséquent, être tenu pour une formation appartenant non pas à lit. *buvo* 'il était', mais bien à lit. *-davo-*, c'est-à-dire à la seconde partie de l'imparfait lituanien. Lit. *-davaũ -davaĩ -davo -davome -davote* — qu'on fait, depuis Schleicher, dériver de *dhē-* — est à expliquer comme **dhəu-ā-*, un prétérit en *ā* de *dhē-* 'poser': *dhəu* est le degré zéro de la racine élargie par *u* (cet *u* étant l'élargissement connu par lit *dėv-ėti*, ind. parf. *dadhāu* de la même racine; puis, de *stā-* 'être debout', par sl. *stav-iti, stavъ*; de *dō-* 'donner', par lit. *dov-anā* 'cadeau' etc.). Ici le *u* devait apparaître, puisqu'une voyelle suivait (*ā*), de même dans *dėvėti* etc. Le degré zéro (*ə*) de la racine est légitime: ceci rappelle le „thème d'infinitif“ dans sl. *byra-ti* 'prendre' (de *ber-ŋ*), *gъna-ti* 'chasser' (de *žen-ŋ*): *ā* long attaché à la racine en a causé l'affaiblissement.⁹ Quant au sens, il faut rappeler ceci:

de „poser“ les langues arrivent, en *dhē*, de bonne heure à l'acception „faire“; dès lors cette seconde signification se trouve dans les imparfaits cités.

Par conséquent, le *-bā-* latin pourrait, lui aussi, provenir de *dhəu-ā-*, à cela près que *ə* n'a pas laissé de trace; **dhv* pouvait donner *b* facilement, d'autant plus que le groupe finissait par la labiale *v*. Donc le *b* représenterait ici, à l'intérieur des mots, le traitement phonétique de *dhv* ou bien du simple *dh* (si le *v* lui aussi tombait parce que *dhvā-* devint, finalement, rien qu'une partie d'une simple désinence, et que par là il perdait son indépendance). Le sort de *dhē-* en latin ne peut pas faire un obstacle à la considération: il y a *f* à l'initiale (*facio*), mais, à part cela, cette racine se confondait avec *dō-* 'donner' à un tel degré, que p. ex. *trādō* a *dō* 'donner', tandis que *subdō* a *-d-ō* < *dhē-*. — Une différence unique entre *-davau* et *-bam* consiste dans les désinences: *-davau* a son *-au* de *ā + ō*, 2. sg. *-ai* de *ā + i*, 3. sg. et pl. *-o* étant le thème pur et simple, 1. pl. *-ome* est d'*ā + me*, 2. pl. *-ote* d'*ā + te*; le latin a les anciennes désinences „secondaires“ *-m -s -t -mos -te-s -nt*. Cet état de choses du latin est, évidemment, plus originaire.

La réponse à la question, quelle formation est le „mystérieux“¹⁰ *amā-*, *legē-*, ne sera pas difficile. Le sens de toute la formation suppose un accusatif, à savoir l'accusatif d'un abstrait (d'un *nomen actionis*) en *ā* ou en *ē*. Nous sommes en droit de supposer ici non pas une chute de la désinence *-m*, mais bien un état de choses non flexionnel, plus précisément préflexionnel. Mais rien ne s'oppose à cette idée-là. Il s'agirait donc non pas de composés verbaux, mais bien de juxtapositions, *amābam* serait issue de deux mots indépendants (*amā*, **dhvām*), serrés ultérieurement en un tout, devenu membre de la „conjugaison“. La supposition d'un accusatif est encore appuyé par ceci, que le thème en *ē* se trouve aussi dans *calē-faciō* etc., où l'accusatif est exigé par le sens du *faciō*. Le raccourcissement *ē > e* dans certains verbes est concevable, puisque la juxtaposition avait créé des formes relativement longues; la longueur d'*ē* y perdait sa relevance phonologique. On se demandera, si les noms de cette espèce s'étaient conservés jusqu'au latin historique (avec la flexion, bien entendu). Il y en a de tels. *Faciēs* 'façon, forme': *faciēbam* peut être conçu comme **fakiē* (accus.) **dhvām* = la forme (d'une chose) faisais-je; *speciēs*: *speciēbam*, la vue (action de voir qch) faisais-je; *lābēs*: *lābēbam*, la chute faisais-je à moi; ainsi *rabiēs*: *rabiēbam* (?) ou *rabēbam*; *fides*: *fidebam*; *tābēs*: *tābēbam*; *caedēs*: *caedebam*; *luēs*: *pol-luēbam*; *struēs*: *struēbam*. Les mots de ce genre-là, *nomina actionis*, sont maintenant clairs¹¹ quant à la formation. Leur point de départ gît dans les anciens thèmes en *ēi*, évent. en *āi*. Ceux-ci sont, dans le type *faciēs*, génitif *faciēi*, tout à fait limpides; en d'autres cas ils se trahissent, comme thèmes à diphthongue, par ceci que le suffixe apparaît dans certains cas comme *ē*, dans d'autres cas comme un simple *i* (*mōlēs*, gén. *mōlis*): *i* étant le degré zéro de *ēi*, tandis que *-ē* représente le *ēi* réduit par la chute d'*i* final. Les thèmes en *āi* se trouvent en hittite: il y a, de *link-* 'jurer', *linkai-* 'serment': acc. *lingam*, gén. *linkijas*, dat.-loc. *lingai*, abl. *linkijaz*.¹²

Tel fut, semble-t-il, le point de départ en latin. Par ce point de départ l'on arrive à comprendre les imparfaits des verbes transitifs aussi bien qu'intransitifs (je faisais la chute = je tombais). Une fois adopté, le *-bam* fit fortune, le verbe *esse* excepté. Cette exception est explicable: le *verbum existentiae* ne possédait pas d'un ancien *nomen actionis* formé de *es-*, qui jouirait d'une existence indépendante.¹³ Pour la suite, il ne faut pas réfléchir sur la marche de l'évolution¹⁴ en ce qui concerne la question quels genres de verbes avaient le *bā* comme premiers et lesquels ensuite. Puisque de telles formations productives ont appartenu aux temps préhistoriques, les considérations deviennent sans valeur. P. ex. lat. *licēre* est apparenté¹⁵ à lit. *reikia* 'il est besoin'; le lituanien possède, il est vrai, un nom en *ē*, *reikē* 'besoin', mais ce fait n'a

pas d'utilité pour l'explication de la forme du verbe latin, parce que les thèmes en *ē* sont productifs en baltique; du reste, le latin ne possède pas de substantifs **licēs* ou **licis*. Même les autres „*verba impersonalia*“ en *-ēre*, comme *taedet*, n'ont pas d'importance ici (malgré E. Hermann, v. la note¹⁴).

Les verbes de la quatrième conjugaison (*audiēbam*) se rangent bien à ces thèmes en *ēi* (à proprement parler, en *i-ēi*); *audiēbam* est manifestement secondaire, bien qu'il se trouve déjà chez Plaute. Quant à l'*ā* de la première conjugaison (*cūrābam*): il a prévalu l'*ā* qui caractérise les anciens thèmes en *ā*; dans ceux-ci furent placés les abstraits, les noms d'action (p. ex. *mora* 'retard, arrêt') qui pouvaient en accusatif figurer comme objet de „je faisais“

*

Nous arrivons maintenant à la première „difficulté“: quel est le rapport de l'imparfait en *-bam* avec le futur en *-bō*?

Étant donné le futur *erō* et l'imparfait *eram*, on crut que le rapport de *laudābō* avec *laudābam*, *monēbō* avec *monēbam* est le même que celui de *ero* avec *eram*, c'est-à-dire que l'analogie d'après *erō/eram* y jouait un grand rôle. Le futur en *-bō* fut généralement tenu pour ancien, prélatin, parce que l'irlandais lui aussi possède un futur en *f/b* (*-bhō*). On le concevait ainsi: *laudābō* serait le type plus ancien, tandis que *laudābam* aurait été ajouté plus tard, en latin seulement, d'après la proportion *erō/eram* (et le *-bam* se serait répandu outre mesure, vers la troisième et la quatrième conjugaison). Néanmoins, il existe aussi une opinion contraire: le futur en *-bō* serait, dit-on, secondaire, formé en vue de *-bam* en suivant le rapport *eram/erō*.

On se demandait si le futur irlandais provient vraiment de *-bhō*. Thurneysen, on le sait, le niait¹⁶ — contre le consensus d'autres celtistes — se servant d'arguments phonétiques; d'après lui le *f/b* serait le traitement du *sy* indo-européen.¹⁷ Mais Eduard Hermann écrivait, il y a dix ans, qu'on peut s'en tenir à *bh*.¹⁸ Aussi resterons-nous à la doctrine que le futur irlandais vient de **-bhō*.

Est-il donc que ce **-bhō* irlandais et le *-bō* latin ont une origine commune? Selon A. Walde et E. Hermann¹⁹ tel est le cas. Les deux désinences sont alors tenues généralement pour une formation thématique issue de la forme réduite de *bheu*, donc pour *bh* + *o/e*.

Si ce *bh* était vraiment de *bheu* 'être', ces futurs donneraient, il faut l'avouer, un appui à la théorie que le *-bam*, lui aussi, est de *bheu*-. En réalité, cet appui est faible: le *-bhō* devrait signifier „je serai“ et, naturellement, être ancien. Mais il n'en est rien. Le latin possède pour „je serai“ une forme issue d'*es-* et non pas de *fu-*; l'irlandais a, il est vrai, une forme de *bheu*-, mais avec *i*, et puis, c'est un subjonctif en *ā* (*bia-m*).²⁰ Un *bhūō-esi-eti*, c'est-à-dire *bheu* réduit en *bhu* et ensuite thématisé, n'est pas du tout propre à servir — au lieu de *-sio-* — comme un signe du futur. On le sait, le futur fut exprimé par les formes volontatives ou bien par les formes comportant la notion du devoir (angl. *shall*; romane *donare habeo* > fr. *donnerai* etc.), mais **bheu*- ne se trouve pas employé ailleurs, dans d'autres langues indo-européennes²¹, comme signe du futur. Au fait, les explications de ce futur-là sont présentées par les grammairiens peut-on dire avec hésitation, sans sûreté et sans ampleur, plutôt par la confiance envers les prédécesseurs.

C'est pourquoi nous essaierons, à cette occasion, d'avancer une nouvelle hypothèse concernant l'origine de ces futurs-là. Qu'il soit dit d'avance: le *-bhō* celtique et le *-bō* latin ont l'air et la fonction tout à fait semblables et peuvent, par conséquent, avoir la même origine. L'accord constaté par A. Walde (v. plus haut) semble témoigner en faveur de l'origine commune latino-celtique. Jusqu'ici on était ébloui par le *bheu*-.

Est-il néanmoins possible que le *bh de ces futurs-là ait une autre origine? Je crois que oui. Le futur, on le sait, est parfois exprimé par les formes périphrastiques, où après l'infinitif se trouve un verbe auxiliaire, expression pour „je veux, je dois, je vais“. En se joignant à l'infinitif, ce verbe auxiliaire se réduit parfois en une seule syllabe (la première syllabe tombe): serbo-croate *hvalić hoću* > *hvaliću* 'je louerai'. En fonction de verbe auxiliaire figurait en slave aussi *jъmamъ* 'je dois, j'ai' (apparenté à lat. *emō* 'je prends').²² Notons que les langues romanes ont employé, pour exprimer le futur, l'infinitif + *habere* (*donare habeo* > fr. *je donnerai*), où *habere* signifie 'devoir'. Notons enfin qu'à *habere* est apparenté²³ irl. *gab-* (indo-eur. **ghabh-*) 'prendre'.²⁴ Eh bien, il est licite de supposer que -bhō, dans ces futurs-là, est un raccourci de **[gha] bhō* et que ce **ghabhō* était, en irlandais et en latin, verbe auxiliaire pour former le futur, justement comme plus tard, en roman, c'était *habeō*, dérivé, répétons-le, lui aussi de **ghabh-*. Ceci suppose, naturellement, le *ghabh-* parvenu, dans ces formes du futur, à la signification „je tiens à, j'ai devant moi le devoir de faire, je dois“.

La première partie de ces futurs en latin eut, sans aucun doute, le même caractère que celle de l'imparfait, à savoir ce fut un substantif verbal en *ēi* ou en *āi*. Ceci est en accord avec le fait que le latin ne possède le -bō qu'auprès des verbes en -ēre et en -āre. En irlandais, la première partie fut constituée par un abstrait en *i* ou en *ā* (non par un „infinitif“ dans notre acception du mot), mais je dois abandonner aux celtistes le soin d'explorer la forme de la première partie d'une façon plus détaillée. En tout cas il est probable que le futur en -bhō est le patrimoine commun latino-gaélique.

Pour conclure: Si le futur a son *-bhō de **[gha]bho-*, comme nous le croyons, il n'a aucun rapport avec l'imparfait latin en -bam; ce dernier ne fut formé qu'en italique seulement, en partant de la racine *dhē*, à en juger par lit. -*davau*. L'origine du *b* dans le futur est, croyons-nous, différente (= *bh) de celle du *b* dans l'imparfait (= *dh). Les formes *erō* et *eram* n'ont pas joué de rôle dans la formation du futur et de l'imparfait; même l'*ā* de -bam ne vient pas de *eram*: car lit. -*davau* atteste l'emploi extra-latin du thème en *ā* dans l'„imparfait“.

BRNO

VÁCLAV MACHEK

NOTES

¹ Excepté *W. Petersen*, *Language* 3 (1927) 175 s., qui part, pour -bam, des verbes où *b* était radical (*scribh-a-m*); de ceux-là -bam aurait été transféré aux autres verbes. Une autre possibilité fut, selon *Petersen*, de partir de **fu-bant* (= osque *fu-fans*) qui est, selon lui, **bhu-bhu-ā-nt* < **bhe-bhu-ā-nt*; aucune de ces „possibilités“ n'a persuadé quelqu'un. Excepté aussi *Hans Karstien*, v. la note 4. — Le titulaire de ces „Mélanges“ traite de ces formes-là dans sa *Latinská mluvnice pro střední školy*, III (Doplnky, 1), Praha 1946, 179—180.

² Formation des noms et des verbes en latin et en grec (Paris 1937) 160.

³ Le consensus (quant au *b* de *bhu*) n'est pas complet: „Zweifelhaft ist für lat. inl(autendes) *b* die idg. Ausgangsgruppe *bhu* in *amābam*, *superbus*“. (*Stolz—Schmalz—Lewmann—Hofmann*, *Lateinische Grammatik*, Munich 1928, 111.)

⁴ Das slavische Imperfekt und seine idg. Verwandten, *Zeitschrift für slavische Philologie* 25 (1956) 67 s.

⁵ Petit article Ein Beitrag zur Erklärung des lateinischen Imperfektsuffixes -bam, *Philologische Wochenschrift* 47 (1927) 1023. Zimmermann dit — en en appelant à *Hirt*, *Streiberg*, *Sverdrup*, *Meillet* —: „Es ist aber auch heute noch die Ansicht, dass das germanische schwache Präteritum in seinem 2. Kompositionsglied auf das Präteritum von ahd. *tom* 'teta' zurückzuführen sei, noch

keineswegs aufgegeben“. Il pense aussi à osque *-fans* et — en suivant *Brugmann* II² 3, par. 293 — à lit. *-davau*. Quant à la première partie, il cite *πόλεμον ἐποιεῖτο = ἐπολέμει*, donc, dit-il, *turbābat = turbam fecit*. Là il eut raison. Par contre, hélas, sur l'appartenance du *b* latin à *dh* il s'exprima d'une façon si malheureuse et en même temps obscure (il cita all. *da* déictique et lat. *fa* de l'inscription C. I. L. XV 6754) que *M. Leumann* a caractérisé son exposé comme non-sens (*Unsinn*).

⁶ P. ex. *Otrębski—Safarewicz*, *Gramatyka historyczna języka łaćnińskiego* I (Varsovie 1937) 141.

⁷ *Otrębski* dernièrement dans la *Gramatyka* (v. la note 6) 142. — Cf. aussi *Leumann* op. c. 134.

⁸ Opinion divergeant chez *Karstien* l. c. Celui-ci explique les „imparfaits composés“ non par la composition, mais il se penche vers la „Ableitungstheorie“, en tenant la *t* germanique et celtique (vha. *salbōtōs, salbōta*, irl. *mōrtha, mōrad, mōrath*) et le **dh* latin (en *-bam*) pour „Dentalformantien“; un simple „formans“ d'une telle façon est, selon lui, *j* dans sl. **nesē-j-achs* 'je portais'. Précieux pour nous est le fait que *Karstien* fait provenir le *b* (dans *-bam*) de **dh* et non pas de **bh*. Mais nous ne partageons point sa théorie sur l'origine de ces imparfaits.

⁹ Un autre jugement sur *-davau* est chez *E. Hermann*, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung* 69 (1951) 67: „Eine völlig befriedigende Erklärung des litauischen Imperfekts kenne ich nicht. Darf man in *-davau* das Präteritum eines sonst verlorenen Verbums sehen mit der Bedeutung 'tun'? Etymologisch könnte es dem got. *tauwan* 'tun' entsprechen, z. B. *vēsdavau* 'ich tat führen', das Vorderglied müsste wieder den Sinn eines Akkusativs gehabt haben“. — D'après, dernièrement, *Jan Otrębski* (*Gramatyka języka litewskiego* III, Varsovie 1956, 223) *-davau* a le même *d* comme les factitifs, *-avau* comme les dénominatifs.

¹⁰ Ainsi qualifié par *E. Benveniste*, *Origines de la formation des noms en indo-européen* I (Paris 1935) 133.

¹¹ *E. Sturtevant* dans *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen*, Aarhus 1937, 57 s; *H. Kronasser*, *Zeitschr. f. vgl. Sprachf.* 67 (1942) 85 s., *Vergl. Laut- und Formenlehre des Hethitischen* (Heidelberg 1956) 109.

¹² Ces thèmes en *ēi* (évent. **ōi* dans hitt. *ai*) constituent un groupe très important; en partant d'eux il est possible, semble-t-il, expliquer p. ex. les factitifs à *o* radical + *ei(o)* suffixal comme dénominatifs; v. chez l'auteur, *Zeitschr. f. slav. Philologie* 18 (1942) 85.

¹³ Il n'existait que **s-ti-s*, conservé dans le suffixe hitt. *-a-sti*, sl. *-o-stb* des noms de qualité (*zelo-stb* 'méchanceté').

¹⁴ Comme le fait *E. Hermann*, *Zeitschr. f. vgl. Sprachf.* 67 (1942) 71 s., 74.

¹⁵ V. mon explication dans *Lingua Posnaniensis* 8 (1960) 58.

¹⁶ *Indogerm. Forschungen*, *Anzeiger* 9 (1898) 47; *Handbuch des Altirischen* (Heidelberg 1909) 372; *A grammar of Old Irish* (Dublin 1946) 398.

¹⁷ En ce qui concerne l'origine de cet *sy*, v. *Thurneysen*, *Grammar* l. c.; là est citée l'opinion de *V. Pisani*, „that *-ā-* was added to the 1. sg. in *-sū* (< *-sō*), thus giving *-suā-*“, laquelle est, dit *Thurneysen*, „too artificial to be convincing“. D'une autre manière le conçoit *E. Hermann* *Zeitschr. f. vgl. Sprachf.* 69 (1951) 73: „wofür [= für *sy*] sich allenfalls die Wurzel **suē-* von *suēsō* 'gewöhnēn' darbietet“.

¹⁸ „Über die vollständige Sammlung der altirischen Belege von *Kieckers*, *Indogerm. Forsch.* 27 (1910) 325 f., hat gezeigt, dass man mit *bh* sehr gut durchkommen kann“. (*Zeitschr. f. vgl. Sprf.* 69, 1951, 73.)

¹⁹ „Walde hat gesehen, Über älteste sprachliche Beziehungen zwischen Kelten und Italikern (*Innsbruck* 1917, 28 f.), dass das *b*-Futur auf dieselben Verbalklassen beschränkt ist wie im Italischen: auf die Denominativa und die verwandten Klassen. Damit ist die enge Beziehung des *b*-Futurums der beiden Sprachen erwiesen“. *Hermann* op. c. 73.

²⁰ *Thurneysen*, *Handbuch* 433, *Grammar* 482.

²¹ Il ne faut pas faire appel à sl. *bōdq* 'je serai'; il n'appartient pas à *bheu-*. *Machek*, *Zeitschr. f. sl. Phil.* 21 (1951) 154 s.

²² *Vondrák*, *Vergleichende slavische Grammatik* II (Göttingen 1928) 148 s.

²³ „Das ir. *gaib-* bedeutet... nicht selten „haben“ und die Komposita entsprechen in der Bedeutung zum Teil schlagend den lateinischen Zusammensetzungen von *habeo*; vgl. zu 1^o lat. *adhibeo*...“ (*Pedersen* *Vergl. Gr. der keltischen Sprachen* II, Göttingen 1913, 532.) — *Pokorny*, lui aussi, *Indogerm. etym. Wörterbuch* (Bern 1959) 408, l'appelle „auffallende Übereinstimmungen“.

²⁴ En ce qui concerne la signification „prendre > avoir“ (cette dernière dans les forms en *ē*), cf. lat. *emere* et sl. *jъmati* 'prendre', *jъmēti* 'avoir' (v. plus haut), tout cela de **em-* (en slave, de la forme réduite devant *ē* et devant *ā*, à savoir de *em-*).